

La Revue Canadienne publie un Album litté- raire et musical, paraissant tous les mois, par li- vrons de 32 pages de matières littéraires et d'ar- tés de musique. Les douze livraisons de l'année éti- quent un an de 10 volumes ordinaires.

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

À Montréal, AUX BUREAUX No. 16, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

Education.

Industrie

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdoma- daire, par an, en avance, \$1.00. Abonnement à l'Album Musical, par an, en avance, \$1.00. Aux deux publications réunies, par an, en avance, \$2.00. Tout insubscrit s'abonne et paye en l'année entière, moitié prix quel qu'on s'abonne.

LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

L'adresse du bon peuple et qui lui fait voir la distance énorme qu'il y a entre la théorie et la pratique.

M. L. avait que trois hommes au monde qui s'organisaient: l'un ferait la cour à l'autre, l'autre ferait le ménage, et ces deux autres feraient le troisième à travailler pour eux; car c'est là le point.

Guillotou ouvrit la séance par l'exposition des matières qu'on allait traiter; mais Ledrôle demanda la parole après lui pour expliquer le premier le vœu des parties contractantes.

—La première chose à fixer, dit-il, c'est la forme de l'assemblée, qui doit être présidée comme toutes les assemblées du monde. Autrement, nul ordre. La présidence te revient, ô Guillotou, comme au plus habile de nous trois. C'est la volonté générale, car Paillenciel est de mon avis.

—Volontiers, dit Paillenciel. —Il faut pareillement, poursuivit Ledrôle, un magistrat suprême, électif, révocable ou non, pour diriger la chose publique. La communauté confère cette dignité à ce même président par les mêmes considérations. N'est-il pas vrai, Paillenciel?

—Qu'à cela ne tienne. —Tu es donc, ô Guillotou, proclamé d'un vœu unanime magistrat suprême de la commune: Vive la république et meurent les tyrans!

Paillenciel, échauffé par ce transport, laissa pareillement éclater son enthousiasme. Guillotou essaya une larme.

—Mes amis, dit-il, je suis touché du choix dont vous m'honorez d'un si bon accord. Je m'efforcerai de me rendre digne de votre confiance. Mais il faut, pour mon soulagement et pour ma garantie, que je sois aidé dans mes délicates fonctions par un homme actif, intégrè, zélé pour le bien de l'Etat, et qui sera comme une espèce de pouvoir administratif. Je crois que cette charge convient à Ledrôle.

—Elle me convient, dit Ledrôle. —Et moi, dit enfin Paillenciel, qu'est-ce que je suis? quel pouvoir?

—Toi? tu es le souverain, tu es le peuple, tu es le pouvoir comme nous, puisque nous ne faisons qu'un; tu es même au-dessus de nous, puisque nous te servons; nous t'épargnons la peine, et notre besogne n'est que pour toi bien. Toutes les terres t'appartiennent; tu n'as qu'à les cultiver, tu ne nous dois que la subsistance, car il est vrai que toute peine mérite salaire. Si tu n'es pas content, tu nous classes aux gages. Tes réclamations seront toujours écoutées. Au besoin, l'insurrection est le plus saint des devoirs, quand on est le plus fort, s'entend; sinon c'est une sottise chose, car on est perdu. Nous tâcherons de ne pas te pendre, cela ne sied pas entre amis. Mais ne t'insurge pas, c'est le plus sûr. Au reste, jouis de tous tes droits; tu as le droit de planter, bêcher, chasser, bâtir pour le bien de la commune. Ton travail ici sera organisé, j'en réponds, ou jamais. Tu as le droit d'émettre librement tes opinions sur tous les sujets et par toutes les voies possibles. Tu jouis de la liberté de conscience et de toutes sortes d'autres libertés précieuses et satisfaisantes. Tu es libre comme l'air, que veux-tu de plus?

—Moi, rien, je suis satisfait. —Et bien, dit Paillenciel, que nous apportes-tu aujourd'hui?

Paillenciel humblement présenta trois crabes et six petites huîtres qui lui avaient donné bien de la peine à les détacher parmi les rochers.

—Cet animal se néglige, dit Ledrôle. Peux-tu bien offrir un si piteux dîner à notre président? Dorénavant, me voilà autorisé, je te surveillerai.

—Ça, ça, dit Guillotou, selon le partage équitable des charges, c'est à mon tour aujourd'hui de faire la cuisine. Je tiens à donner l'exemple de l'exactitude et de l'obéissance aux lois. Passez-moi le coquemard.

—Comment! s'écria Ledrôle, le président faire la cuisine! Une telle dignité, un si rare esprit travé à cette œuvre servile! C'est ce que je ne souffrirai jamais.

—Laisse, mon ami, le mérite n'a rien à faire ici, dit le généreux Guillotou, et si ma dignité semble m'exempter de cet office, la tienne t'en exempte de même.

—Mon Dieu! que de raisons, dit le bon Paillenciel, laissez cela tous deux; j'ai fait en un tour de main.

On se gaudit de la contredire. Les apprêts ne furent pas longs. Les trois amis prirent place au festin, assis sur des billots et l'on but à la nouvelle constitution de l'éan d'un ruisseau voisin, puisée en des écailles d'huîtres; à quoi Ledrôle ajoutait par fois amoureuxment.

—A la santé de M. le président! Puis le ciel comblé de biens ce grand homme! Paillenciel l'imitait volontiers, sans malice, mais il ne laissait pas d'être surpris de ces grandes politesses.

faire la méridienne, et Paillenciel, pressé dans ses travaux, s'en retourna ficher des piquets, prendre des pingouins et pêcher des huîtres pour le souper. L'ouvrage, d'ailleurs, ne lui manquait pas, car il devait construire une hutte spacieuse pour Guillotou, n'étant pas convenable que le premier magistrat logeât sans dignité dans une caverne. Ledrôle même voulait loger à part; c'est pourquoi, se levant de temps à autre pour examiner la besogne de l'administré, il le gourmandait, disant à tout propos: «Le président l'entend ainsi. M. le président veut être servi. Il convient de faire honneur à notre président...»

—Ah ça! lui dit un jour Paillenciel d'un grand sang-froid, que veux-tu dire avec tes honneurs à M. le président? Guillotou a-t-il fait peau-neuve? n'est-il plus notre frère et ami, et tant de flagorneries ne blessent-elles pas la stricte égalité?

—Tu n'as pas lu l'histoire, répliqua Ledrôle, car tu saurais que tout magistrat était glorifié dans les bonnes républiques. Le consul, à Rome, marchait précédé de haches, appareil paternel et significatif. Les archontes d'Athènes étaient, je crois, escortés de cent suisses. Le magistrat représente la loi, on lui doit des honneurs. Tu m'en dois à moi-même, car je suis aussi magistrat.

—Une honnêteté en vaut une autre, et, si l'fait le dire, je trouve qu'on me traite bien cavalièrement.

—C'est dans l'ordre, tu représentes la foule du peuple. Mais, malheureux, est-ce à toi de te plaindre, toi l'unique objet des soucis du gouvernement.

—Oh! bien, dit Paillenciel, jettant son outil, puisque le gouvernement s'intéresse à moi, il me permettra de me reposer. C'est assez d'ouvrage pour aujourd'hui.

—Paillenciel, si vous ne craignez pas de vous en aller, je m'en vais. Chacun son tour.

—Je l'assigne, s'écria Ledrôle, par devant Guillotou, comme rebelle aux lois et refusant les contributions à l'Etat.

Paillenciel s'en alla comme il l'avait dit. Comme il l'avait dit aussi, Ledrôle porta plainte au président, lequel, quand le délinquant vint souper le soir, lui lava la tête et lui représenta comme quoi il avait manqué à la chose publique. Peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât coucher sans souper. Paillenciel convint de ses torts et promit de mieux faire.

A quelque temps de là, un monstre inconnu, qui n'était autre qu'un veau marin, s'étant niontré sur la côte, Paillenciel fut requis de prendre les armes pour voler à la défense de la couronne. En sa qualité de peuple, il fournissait l'armée.

Il se trouva qu'au lieu d'un phoque, c'en était unie troupe; il en tua quelques-uns, mais ils faillirent lui rompre les jambes à grands coups de queue.

A son retour il obtint le grand et le petit triomphe. Guillotou, le harangua, Ledrôle battit des mains, et le triomphateur s'alla coucher élopé pour huit jours. Ses amis mangèrent les ennemis morts à l'huile, car la chair des phoques est si délicate.

A peine rétabli, Paillenciel dut reprendre à la hâte ses travaux, qui ne laissaient pas d'être multipliés, d'autant qu'on avait tout récemment résolu de défricher quelques acres de terre. Il eût pris son mal en patience, si Ledrôle n'avait mis, fort mal à propos, de grandes rigueurs dans son contrôle, par excès de zèle à bien remplir sa charge.

—Mon ami, lui dit un jour Paillenciel, je te déclare que tu m'ennuies, et je prétends que tu me laisses travailler à ma guise.

—C'est à dire que tu ne feras rien.

—Mais, vous autres magistrats, travaillez-vous donc tant, et tout n'est-il pas fort inégil entre nous, tant à l'égard du travail que des mauvais traitements?

—Tu es un insolent raisonneur, déjà jugé pour ce fait et dûment admonesté. On ne sera pas si clémente à l'avenir, et je saurai bien te plier à ton devoir, moi ton supérieur.

—Tu le prends bien haut, mon ami Ledrôle, avec un homme qui t'a prêté des sous-lieurs.

Je vais te les rendre, dit l'autre en levant le pied.

Il fit mine en effet, de charger le peuple; mais Paillenciel, qui s'était fortifié dans les travaux tandis que ses maîtres s'amollissaient dans la paresse, Paillenciel, dis-je, le prévint, saisit sa jombe en l'air, le jeta par terre, et s'appretait à lui fouler le ventre, quand Guillotou parut fort à propos.

—Eh quoi! s'écria-t-il, quel attentat contre la fraternité! tu te révoltes, Paillenciel.

—Serviteur à la fraternité, je ne suis pas le frère de ce butor, et quant à l'égalité, il a pu voir si ses poignets valent les miens.

l'autorité. Faut-il te prouver encore que le gouvernement à ses charges et qu'il travaille incessamment à ton bonheur? Il sera pourvu à la difficulté présente. En attendant, je te déclare qu'il ne t'est permis, sous aucun prétexte, de te faire justice toi-même; ces attentats seront à l'avenir réprimés comme il convient.

—Que diable veux-tu que je fasse contre des injustices si manifestes?

—N'as-tu pas le droit de remontrances? porte ta plainte, mais avec calme, entends-tu bien, en forme solennelle et devant la commune assemblée.

—Si tu me promets qu'on y fera droit, je me rendrai; je conviens que je fus un peu vif, mais le cœur n'y était pour rien. Oubliez cette scène Ledrôle, et sans rancune.

Il tendit la main au malheureux administrateur, qui bouillait de honte et de colère, mais qui n'en laissa rien voir.

On aurait pu croire les différents apaisés; il s'en fallut de beaucoup. Ledrôle, qui doublait pour Guillotou son vocabulaire de titres honorifiques, lui représenta la difficulté de mener un homme aussi indocile que Paillenciel. Il n'épargnait nulle occasion de dauber son concitoyen. Les charges de Paillenciel allaient croissant au lieu de diminuer; non seulement il eut tout le soin de la chasse, de la pêche, de l'agriculture, des bâtiments et du service militaire, mais ces messieurs raffinaient de plus en plus sur la cuisine et devenaient fort difficiles. Ledrôle, en outre, était ulcéré par le souvenir de l'affront qu'il avait reçu.

Il est vrai, disait Paillenciel, que j'ai la ressource des remontrances. Oh! bien, je ferai des remontrances, et de belles, j'en jure.

(A CONTINUER.)

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Correspondance particulière de Londres, le 10 mai 1848.

«Il ne reste plus vestige à Londres de l'agitation chartiste. Le parlement a pris ses vacances de Pâques, après avoir voté le bill pour la sécurité de la couronne et celui des étrangers. Il paraît que la conduite adroite de nos ministres inspire toute confiance aux étrangers, car on assure que vingt-sept lourdes caisses remplies des diamants de la couronne de Portugal, de vaisselle plate et d'objets précieux, ont été embarquées à bord de la flûte anglaise, commandée par sir Charles Napier, et que les dames de la cour ont apporté ce qu'elles avaient de plus précieux, pour le mettre sous la protection du pavillon des Trois-Royaumes.—Honni soit qui mal y pense.

«Notre capitale est un peu le refuge des pêcheurs!—M. le prince de Meternich, la princesse et leur fils le prince Lothaire, y sont arrivés depuis quelques jours. Ils logent à l'hôtel de Brunswick, dans Hanover-Square, et y mènent un train vraiment royal. Aussitôt le débarquement à Londres de ces hôtes illustres, l'ambassadeur d'Autriche s'est rendu auprès du ministre dechu, lui a offert ses hommages, et s'est empressé d'envoyer un courrier à Vienne, pour annoncer son heureuse arrivée. Les Autrichiens ont en vérité bien grand soin des gens qu'ils chassent! Le comte d'Aberdeen, lord Brougham et M. Guizot ont été les premiers à offrir leurs hommages à M. de Meternich.—L'ex-ministre français a été d'abord assez froidement reçu; mais, avec sa fignone habituelle, l'orateur fugitif est parvenu à convaincre le rusé diplomate que tous les torts étaient du côté de Louis-Philippe.

«S'il ne m'avait pas destiné le 23 février, il n'eût pas été obligé d'abdiquer le 24 a-t-il dit avec une conviction si entière qu'il l'a fait pénétrer doucement dans l'esprit du prince. Ma ligne était la seule bonne pour la France, et à notre retour, quand je reprendrai les affaires, j'y rentrerai avec plus de courage et de convictions que jamais!»

«L'ex-ministre autrichien et la princesse sa femme se font appeler M. et Mme Mitegra. Ils viennent d'acheter une très-belle propriété près de Brighton, où plus humble que M. Guizot, ils disent qu'ils vont se fixer pour toujours.

«Pour célébrer l'arrivée du prince de Meternich, lord Palmerston a donné un magnifique dîner, auquel assistaient tous les princes et ministres dechu, ainsi que les ambassadeurs résidant à Londres. On remarquait l'ambassadeur russe, le prince Paul de Wurtemberg, le prince de Prusse, etc. Le chargé d'affaires de la République française ne s'y trouvait pas.

«Louis-Philippe et Marie-Amélie n'y étaient pas non plus. Ce couple, judis royal, vit de plus en plus retiré. Un petit laquais et une servante forment tout le domestique de leur maison, et, pour que leur existence soit à l'unisson, ils ne mangent que de deux plats à leur dîner, et l'ex-reine, seule, boit un peu de vin, sous prétexte qu'il est trop cher en Angleterre. Ce qui prouve que cette existence est un parti pris chez eux, c'est qu'ils ont refusé les offres que leur faisait la reine Victoria de pourvoir à leurs besoins. Voilà dit-on le but de Louis-Philippe en agissant ainsi: Il a trente millions placés sur le grand-livre des finances françaises; ces

rente millions sont, ainsi que le reste de ses biens, mis depuis la révolution sous le séquestre, et il fait faire des démarches, par des amis officieux, afin de les obtenir. C'est dans cette intention, assurent certaines gens, que le pauvre soi déchu joue cette petite comédie, dont personne n'est dupe.

«Nous avons aussi à Londres M. Sylvain Damon, ex-ministre des finances. Celui-ci, devenu Gros-Jean comme devant, fait de la poésie pour se consoler des perflies de la fortune. Il roucoule des romances, tourne assez joliment le bouquet à Chloris; toutes les blondes ladies le reçoivent à l'envi; il est fêté, choyé et adoré; aussi lève-t-il les épaules avec un léger mouvement de dédain, lorsque M. Guizot lui parle de leur prochain retour en France.

«M. de Salvaudy a le spleen: cela ne nous étonne pas de la part de l'élégant Français; nous le connaissons un trop fin courtisan, pour ne pas trouver tout simple qu'il prenne au milieu de nous le ton et l'allure des gens avec lesquels il vit et les habitudes du pays qu'il habite.

«Londres commence seulement ces jours-ci à être véritablement brillant, car la noblesse ne sort jamais avant que les fêtes de Pâques ne soient bien et dûment terminées. C'est aussi à cet instant que la capitale se remplit de voyageurs de toutes classes et de toutes professions. Après un hiver désastreux, une crise financière véritablement mortelle, le bouleversement de l'Europe semble avoir été produit à l'intention de nous ressusciter plus brillants de nos cendres. Aussi Londres, nouvel Eldorado, se parant du plus gracieux sourire, semble-t-il crier à tons: «Venez à moi, qui suis seul heureux au milieu de la ruine générale, seul calme au milieu de la tourmente révolutionnaire, seul puissant au milieu de tant d'impuissances, seul uni au milieu de tant de désunions je vous appelle et vous offre un asile assuré. Mais, accourez avec vos richesses; car la crise commerciale du pays que vous abandonnez fait cesser la mienne; le manque d'argent des autres remplit mes coffres d'or, les troubles de mes voisins font mon calme, leur désunion fait ma force.»

«Et les sottes dupes se laissent prendre à ce semblant de franchise hospitalière!—Malgré toutes ces paroles adroites et trompeuses lancées comme appas aux gens assez faibles pour nous croire sur parole, l'Angleterre est dans une position financière aussi triste que la France, et les artistes qui nous arrivent chaque jour et de toutes parts en font la triste expérience. Les concerts ont été fort peu suivis durant la semaine sainte 6, quoique ce soit chaque année la moisson d'or des musiciens. Les théâtres qui regorgent d'illustrations de tout genre arrivent à grand peine à attirer la foule. Jenny Lind, elle-même ne parvient pas à faire sortir l'argent des coffres. Londres sait mieux dissimuler que Paris, voilà la seule différence financière qui existe entre les deux pays.

«Voici qui prouve l'embarras des affaires. Le nombre des sollicitors (avoués) croît dans des proportions étonnantes. On en compte, depuis le mois de janvier, 177 de plus que les années précédentes, et on s'attend à une augmentation de 174 avant six semaines.

«Une députation de nos commis voyageurs a offert dernièrement à M. Coblen, au Free trade club, une magnifique boîte d'or d'une valeur de plus de 100 guinees. Sous le couvercle de laquelle on lit ces mots: «Offert à Richard Cobden, par les voyageurs du commerce, comme faible témoignage d'estime et de gratitude pour ses admirables efforts en faveur du Free trade.»

«Les désirs de la reine Victoria, concernant les modes de France, commencent à porter leurs tristes fruits, car la plupart des couturières ou des modistes anglaises qui employaient des ouvrières parisiennes viennent de les congédier et de les remplacer par des compatriotes. Aussi nos pauvres élégantes ont elles de singulières tournures dans les nouveaux vêtements qui leur sont confectionnés depuis quelques jours. La politique doit avoir, il nous semble, bien autre chose à faire que le loisir de venir fourrer son nez dans les chiffons des dames.

«Le trésor anglais fait une assez jolie capture dans la fortune de M. O'Brien, qui est dit-on, confisquée au profit de la couronne, et qui s'élève à 4 ou 5,000 livres sterling de revenus. C'est sans doute sur ces richesses que l'on s'occupe à l'hôtel de la monnaie de la fabrication des demi-farthings. On en a déjà frappé dix tonnes environ.»

(Correspondance particulière de Paris.)

12 mai, 1848.

La belle chose que l'égalité! disait Beaumarchais; seulement, c'est dommage que nous ne puissions pas être tous un peu plus égaux les uns que les autres? C'est à qui se distinguera de ses frères par un oripeau quelconque. A défaut de l'organisation du travail, nous avons l'organisation du costume. L'habit militaire est surtout à la mode, et la révolution a mis l'épée au côté à tout le monde. On ne vit jamais plus de galons et d'épaulettes en pleine paix. Dans cette grande prise d'armes, l'Université se distingue par l'élégante variété de ses fracs; mais l'innovation la plus élégante est celle qui atteint

nos représentants. La première république les affublait de la toge romaine; la nouvelle, qui connaît mieux son monde, leur applique l'ancien frac national, enjolivé de la ceinture à frange d'or et de la rosette tricolore. Après cette résurrection de l'habit galant dit à la Française, on ne dira plus que la France se blouse.

Un vil besoin de changement fermenté aussi dans quelques têtes féminines; mais l'amélioration ne s'arrêtera pas au costume. Les femmes ont des idées bien autrement révolutionnaires que nous. Ces ames de dentelles, comme les appelait Napoléon, aspirent à l'émancipation politique. L'ambition des plus ardentes, qui jadis ne s'élevait pas au delà du tabouret à la cour, réclame aujourd'hui les honneurs de la chaise curule. Elles veulent partager avec leurs maris les autres agréments de la civilisation, et par la voix de leurs journaux et de leurs clubs, elles réclament les privilèges de la représentation, les douceurs du jury et les distractions de la patrouille. Dans ce mouvement qui emporte le vaisseau de l'Etat vers un avenir inconnu, elles veulent aider à la manœuvre et mettre la main au gouvernail; le roulis de la chose publique n'a rien qui effraye. Puisque tout facilite entre les mains des hommes, disent-elles avec quelque apparence de raison, les tems sont venus d'essayer notre savoir-faire et d'utiliser nos moyens d'influence et de gouvernement.

Paris a été réjoui cette semaine par une exhibition qui a fait grand bruit, celle du concours ouvert pour la figure emblématique de la république, dont la copie devra être envoyée à chacun de nos chefs-lieux. Quatre cent cinquante concurrents ont répondu à l'appel, et se sont condamnés volontairement à l'exposition; mais la plupart n'ont pas l'air de se faire une idée bien nette de notre jeune république; ils lui ont attribué une poésie de corps de garde et d'hospice. On ne peut pas dire que son portrait est flatté. Ici c'est un républicain en haillons, plus loin elle porte moustaches, ailleurs c'est un caporal de la garde nationale. Quelques-uns ont fait le portrait de mademoiselle Richel chantant la Marseillaise; d'autres se sont inspirés de mademoiselle Carlotta Griai et du ballet de Giselle. Parmi toutes ces républiques en peinture, quelques-unes méritent néanmoins les honneurs d'un choix sérieux.

Nous ne sommes pas de ces pessimistes qui voient notre Paris à travers les lunettes de 93. Cependant certains détails du tableau qu'il offre présentement ne sont pas sans similitude avec le passé. Nous n'avons ni l'emprunt forcé, ni le maximum; mais malheureusement le commerce y est toujours meurtri par les cahots de la crise financière. Si Mercier vivait encore, il ne manquerait pas de reproduire ses comparaisons d'humoriste et de dire: «La plus belle cité du monde n'est qu'une guinguette.» Les cabarets ne jésémissent pas; si s'attable aux Champs Elysées; le Champs-de-Mars est un réfectoire encore plus qu'un atelier, et certains boulevards sont le théâtre d'une foire perpétuelle. Tous les petits métiers ont envahi la voie publique; on ne marche plus sur l'asphalte, mais sur les épaules des habitants; il y a des barricades de boutiques au débouché des principales rues; les ponts offrent une physionomie particulière: ils sont le receptacle et l'asile de toutes les infirmités mendiantes.

Cependant les feuilles poussent aux arbres demeurés çà et là debout dans les squares de la cité, pendant que le journalisme répand les siennes à pleine mains. C'est l'âge d'or de la presse à deux sous. Quant aux clubs, ils ont perdu de leur vogue, et la flatterie les peuple beaucoup plus que le patriotisme. Ils accusent la presse d'avoir organisé contre eux la conspiration du silence: les salles des mieux famés demeurent souvent dé garnies; dans les plus bruyantes, il s'agit plus de sonnettes que de questions. C'est de même que dans les théâtres, où les premiers rôles se refusent de paraître en scène quand l'assistance fait défaut.

Une révolution s'est consommée à Rome. Quo on se rassure, Pie IX n'a point été détrôné, il n'a point abdiqué; il a cédé aux vœux du peuple et, il faut le dire, aux conseils trop longtemps méconnus de la raison, en sanctionnant dans le gouvernement des Etats de l'Eglise la séparation du spirituel et du temporel. C'est le sacré collège qui a été détrôné, car sur la pente où sont lancées les esprits, il est impossible que le peuple ne ressaisisse pas le droit, dont il a été dépourvu, de couronner le chef de l'Etat. En attendant, aucun ecclésiastique ne pourra occuper aucune emploi public quelconque. C'est en ces termes formels que s'est exprimé M. Mamiani, qui remplace le cardinal Antonelli dans le poste de président du conseil des ministres.

Pie IX ne s'est rendu qu'après avoir reçu la protestation des ministres de Sardaigne et de Toscane contre son encyclique, et avoir acquis la certitude que la garde civique ne seconderait aucune résistance aux exigences formulées dans l'ultimatum du 30 avril. Avec un autre pape on pourrait craindre le retrait de concessions ainsi obtenues; mais Pie IX ne tient pas au trône, et s'il a cédé, c'est parce que sa conscience a été éclairée.

Ce sont les cardinaux qui avaient fait dévier le jugement naturellement droit de Pie IX. Le peuple et la garde civique ne s'y sont pas mé-